

aussi vous êtes sans intelligence ¹ ! Est-ce, dans l'homme, la matière inerte, sans volonté ni conscience, qui le peut rendre coupable ? N'est-ce pas l'âme intelligente et libre qui seule peut, en transgressant la Loi Divine, concevoir en elle-même et faire jaillir d'elle-même le péché ? *Ne comprendrez-vous pas qu'une chose extérieure entrant dans l'homme ne saurait le souiller, parce qu'elle n'entre point dans son cœur, mais dans les entrailles, et qu'elle se rejette ensuite avec ce qu'il y a d'impur dans les aliments* ² ?

Qu'est-ce donc qui souillera l'homme ? Le péché. Et qu'est-ce que le péché ? Toute pensée, parole et acte contraires à la conscience, que l'âme conçoit d'abord en elle-même, et qui font ensuite irruption au dehors ? *Ce qui sort de la bouche vient du cœur et voilà ce qui souille l'homme. C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, les fourberies, les impudicités, l'œil envieux, les blasphèmes, l'orgueil, l'extravagance. C'est-là ce qui souille l'homme. Mais manger sans se laver les mains, non ! Cela ne saurait souiller l'homme* ³.

LA CHANANÉENNE

Ainsi l'esprit allait se substituer à la matière, la réalité à la figure, la Loi de grâce à la Loi Mosaïque. Au lieu de l'étroit coin de terre de la Judée, c'est de la terre entière que l'Évangile devait faire son domaine et

¹ Matt., XV, 16. Marc., VII, 18.

² Marc., 19, 24. Matt., XV, 17-21.

³ Matt., VII, 18-19-20-21-22-23.

la haineuse incrédulité d'Israël hâta l'heure de cette providentielle substitution. Nous entendrons plus tard les Apôtres reprocher aux Juifs leur incrédulité et motiver par elle leur conversion vers les nations païennes. Jésus leur indique lui-même ce chemin de la gentilité. *Jésus partit de là et se réfugia dans le pays de Tyr et de Sidon* ¹. Il donnait à ses Apôtres l'ordre formel de n'évangéliser que la terre Juive ; lui-même allait dire à la Chananéenne qu'il n'était envoyé qu'aux brebis d'Israël ; mais, quelle loi peut arrêter Celui qui seul fait les lois ? D'ailleurs, si Jésus n'allait pas dans les contrées païennes pour prêcher l'Évangile, mais pour mettre entre lui et les complots des Pharisiens une solitude éloignée, il ne pouvait convenir ni à sa sagesse, ni à son cœur de repousser les misères qui viendraient spontanément à Lui.

Elles ne tardèrent pas ! *Jésus s'était retiré dans une maison hospitalière avec l'intention de n'être connu de personne ; mais il ne put demeurer caché* ². Les païens de cette contrée savaient qu'un grand Prophète illustrait la Judée ; un bon nombre d'entre eux lui avaient déjà vraisemblablement amené des malades ; le bruit de sa venue se répandit, et, avant que les foules s'ébranlassent, vint à lui une mère éplorée. *Une femme Chananéenne, dont la fille était possédée d'un esprit immonde entendit parler de lui. Elle accourut et avec de grands cris se mit à le supplier : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ! Ma fille est cruellement tourmentée du démon* ³ ». Peu de figures aussi sympathiques et aussi parfaites nous apparaîtront dans l'Évangile. La

¹ Matt., XV, 21. Marc., VII, 24.

² Marc., VII, 24.

³ Matt., XV, 22. Marc., VII, 25-26.

Chananéenne eût pu, comme tant d'autres, se rendre en Galilée ou à Jérusalem, pour implorer le Grand Prophète : son humilité l'a retenue ; elle s'est crue indigne, elle païenne, issue de la race maudite de Chanaan, de franchir les frontières d'une Terre Sainte. Maintenant que le Prophète vient le premier vers elle, elle ne saurait plus hésiter ; elle se hâte même, car elle « sort de son pays », avant que Jésus n'y soit parvenu. Elle sort du milieu idolâtre pour trouver le vrai. Car nous-mêmes ne pouvons aspirer à la grâce du Rédempteur que si nous quittons la région du péché. Aussi humble que le Centurion ; lorsqu'il s'efforçait d'éloigner Jésus de sa demeure, la Chananéenne ne peut attendre la divine visite au pays maudit qu'elle habite ; elle « sort donc de sa frontière » et vient au Sauveur.

Elle y vient, bien différente des Juifs, qui, eux, le repoussent de chez eux. Elle accourt, quand eux se retirent, elle adore quand eux renient, elle implore à grands cris quand ils demeurent dans une froide indifférence. Ainsi nous apparaît-elle comme une saisissante figure de l'Eglise des Gentils. Au temps où les Juifs jouissent de toutes les faveurs de Dieu, où Dieu leur envoie son Fils unique, où la « Bonne Nouvelle » retentit et où la grâce surabonde, la Gentilité est gémissante sous la captivité du démon qui la souille, la meurtrit, l'aveugle, « la tourmente cruellement » ; elle habite la terre de Chanaan, la terre des superstitions extravagantes, des monstrueuses erreurs, des pratiques abominables, des crimes sans nom. Mais bientôt les rôles changent. Israël s'entête dans son orgueil et sa révolte et force son Sauveur à s'éloigner tandis que les nations idolâtres accourent implorer sa miséricorde. Jérusalem déicide est ruinée et détruite ; l'Eglise chrétienne se

forme, se dilate, s'étend dans la terre entière. Comme la Chananéenne, elle est « sortie des frontières » de l'infidélité et elle s'est attachée avec ardeur aux pas de l'Homme-Dieu, qui un instant l'éprouve, mais bientôt l'exalte magnifiquement.

Nous avons laissé la Chananéenne poursuivant le Sauveur de ses clameurs poignantes : *Fils de David, prenez pitié de moi*¹ ! O conduite mystérieuse de Dieu ! O secret redoutable de son action ! Lourde épreuve pour cette suppliante ! *Jésus ne répondit pas un seul mot*². Lui que jamais on n'implora en vain, qui ne laissait même pas venir la misère, mais qui prenait les devants et allait à elle, lui aux pieds duquel nous voyons la pécheresse pardonnée, Zachée converti, l'adultère épargnée, tous les pécheurs renvoyés avec de si miséricordieuses amnisties, le voici de glace devant une douleur sans égale ! Il est évident que quelque grave enseignement nous est donné. Les voies de Dieu sur nous seront souvent pleines de ténèbres ; son étrange silence portera l'angoisse dans nos âmes, et nous nous débattons parfois dans de suprêmes efforts pour ne pas douter de lui. Mais lui a son plan ; son silence est divinement raisonné, et si nous savons, comme le chantait le Psalmiste, « supporter Dieu », l'heure de la grâce et du triomphe suivra immédiatement l'heure de l'épreuve. Imitons seulement l'admirable Chananéenne.

Certes, le coup qu'elle venait de recevoir était rude ! A sa foi, à son courage, à sa piété, à sa prière, le modèle des prières, Jésus avait répondu par le plus froid dédain. Pas un mot ! Tous en demeurent dans un étonnement

¹ Matt., XV, 22.

² Matt., XV, 23.

profond, les Apôtres comme la foule ; c'est la première fois qu'ils sont mis en face d'une semblable attitude de leur Maître. Et nous-mêmes comment pouvons-nous concevoir qu'inépuisable en patience et en miséricorde envers les Juifs dont il n'obtient que haine, mépris et insulte, Jésus passe sans daigner jeter l'aumône d'un mot à une malheureuse dont la piété, la foi et la confiance égalent la douleur ? Et que dut-il se passer dans l'âme de la suppliante ? Quelle stupéfaction ! Quelle révolte ! Quel combat ! Quelle tentation violente de fuir Celui dont elle attendait le salut et qui ne lui rend que l'insulte de son silence !

Une âme orgueilleuse se fut cabrée : mais que ne produira pas de force et d'héroïque endurance une véritable humilité ? La Chananéenne est profondément humble. Le silence de Jésus n'a fait que la rendre plus respectueuse et plus craintive, sans abattre en rien sa vaillance. N'osant plus s'adresser directement au Prophète qui la rebutait, elle chercha des intercesseurs, elle s'adressa aux Apôtres, afin qu'ils intercédassent pour elle, et que les amis du Maître obtinssent ce que, dans son indignité, elle n'avait pu mériter. Les Apôtres émus de compassion se prêtèrent volontiers à son ardente supplique, mais on entrevoit dans leurs paroles l'embarras où les mettait l'attitude glaciale du Sauveur. En d'autres temps, ils eussent fait appel à son cœur, ou, comme les amis du Centurion, ils eussent plaidé des circonstances atténuantes et fait valoir des mérites ; ici, ils se contentent de demander la grâce implorée pour faire cesser d'importunes clameurs. Qu'ils étaient loin de saisir la secrète pensée de Jésus et de concevoir ses plans ! Ils s'approchent donc : *Accordez-lui, disent-ils, ce qu'elle demande, et renvoyez-là, car elle nous poursuit de*

ses cris ¹. Un nouveau refus suivit cette nouvelle demande. *Jésus leur dit : je ne suis envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël* ². Non pas, certes, que le Sauveur du monde ne fut pas envoyé pour tous les hommes et que son Église ne dût, comme la Synagogue, contenir en elle que les Juifs ; mais il voulait dire que le dessein de Dieu son Père était qu'il se donnât d'abord à Israël, puis d'Israël que son Evangile et sa Rédemption se répandissent dans tous les peuples. Ce fut, sans doute, avec tristesse que les Apôtres, sortant de la maison où Jésus se tenait enfermé, firent part à la malheureuse mère de leur insuccès. Peut-être lui donnèrent-ils le conseil de se désister d'inutiles espérances et de nouvelles supplications.

Et elle ? L'admirable femme trouva des forces suprêmes là où tout la devait décourager. Loin de s'abattre, elle se relève, « elle espère contre toute espérance », elle devient audacieuse dans sa confiance, et il semble qu'une lumière intime brille en elle qui précise sa foi première. Pour elle, tout à l'heure, Jésus n'était qu'un Prophète, « Fils de David » : maintenant, il lui apparaît comme un Dieu. Tout à l'heure, elle suivait de loin, maintenant elle ose affronter sa présence. Rien ne nous doit arrêter, et notre indignité moins que tout le reste, quand il s'agit de nous confier en Dieu et d'aller en suppliants nous jeter à ses pieds. C'est ce que nous fait entendre l'Evangile, quand, au moment, où cette femme force le seuil de la maison, il nous dit qu'elle *était païenne et syrophénicienne d'origine* ³. A l'idolâtrie déjà détestable et impie par elle-même, elle

¹ Matt., XV, 23.

² Matt., XV, 24.

³ Marc., VII, 25-26.

ajoutait la solidarité des crimes et des abominations de la race Chananéenne. Mais les tares de sa naissance et les primitives erreurs de son idolâtrie ne faisaient que rendre plus précieuse au Sauveur sa piété, son courage et sa foi, et si sa demande était repoussée c'était pour rendre sa victoire plus illustre. Plus le combat fut terrible, plus magnifique fut le triomphe. Mais terrible vraiment était le combat! *La Chananéenne pénétra dans la maison où était Jésus et se prosternant à ses pieds: Seigneur, s'écria-t-elle, sauvez-moi* ¹.

Tout le cœur maternel est dans ce cri! Le mal de son enfant est son mal, et c'est elle que le miracle sauvera quand il délivrera sa fille. Quand elle crie au Sauveur: « Sauvez-moi »! elle rend, dans une expression admirable, ce que toute vraie mère a éprouvé.

Si nous nous attendons à voir fléchir Jésus, c'est que nous ne pénétrons encore ni son dessein, ni la réserve d'héroïsme que sa grâce garde encore dans l'âme de la pauvre païenne. Un assaut plus terrible que les précédents va être livré, car Jésus connaît l'invincible courage de la combattante et la sublime issue du combat: *Laissez d'abord, répondit Jésus, rassasier les enfants, car il n'est pas bon de leur prendre leur pain pour le jeter au chien* ².

Jésus, doux Maître, Sauveur si tendre, Dieu si infiniment bon, que faites-vous? Quelles paroles viennent de sortir de vos lèvres? Quoi! Vous insultez une mère? Une mère plongée dans la plus profonde douleur? Une païenne qui veut croire en vous, qui vous suit, vous implore, est sortie de ses frontières, est venue à vous

¹ Marc., VII, 25.

² Marc., VII, 27. Matt., XV, 25-26.

comme à un salut assuré! Et ces Juifs que vous traitez d'« enfants » sont vos persécuteurs; bientôt des déicides! Mille fois plus qu'eux cette étrangère n'est-elle pas digne de notre compassion? Que de fois vous avez épargné aux Pharisiens les dures expressions qu'ils ne méritaient que trop bien, et c'est à cette femme si croyante et si bonne que vous les réservez!

Nous disions plus haut combien il importe de supporter en aveugles les mystérieuses conduites de Dieu, de croire en lui à travers tout obstacle, d'espérer en lui contre toute espérance, car nous ne sommes jamais plus près d'être exaucés de lui que quand, en apparence, il nous repousse.

La Chananéenne avait-elle l'intuition de ces vérités capitales? Oui, sans doute, car elle grandit dans la lutte, elle saisit l'adversaire corps à corps, elle retourne les coups, elle se fait des armes de ce qui la devait abattre; des expressions mêmes du Sauveur, elle tire d'invincibles arguments. Jamais jusqu'ici son humilité, son courage, sa foi n'ont atteint un pareil sommet. *Seigneur, c'est bien vrai! Mais les petits chiens, sous la table de leurs maîtres, mangent les miettes que les enfants laissent tomber* ¹. C'est le triomphe de l'humilité! Elle accepte pour elle et pour sa race la flétrissure que Jésus lui inflige. Nous bondissons nous autres sous l'aiguillon de l'injure, nous ne supportons pas même l'âpreté d'une accusation quelque juste qu'elle puisse être; nous voulons que notre personne, notre famille, notre patrie, l'emporte en mérite sur les autres. Nous eussions répliqué que la Phénicie valait bien la Judée, et notre race cette race Juive toujours prévaricatrice et révoltée. Rien de semblable dans la

¹ Matt., XV, 27. Marc., VII, 28.

Chananéenne. Elle reçoit le mot du Sauveur comme un blâme mérité, elle y adhère : *Etiam Domine*, c'est bien vrai, Seigneur » ! Bien plus, ô merveille d'une âme humble ! Elle remercie, elle est heureuse ; être comme « les petits chiens » est pour sa bassesse un relèvement inespéré. Elle n'est donc plus étrangère ; on ne la chassera pas comme une immonde, elle est de la maison ; elle a droit aux soins de son maître ; et encore que ce soit les « miettes », et « sous la table », dont elle se nourrisse, au moins y a-t-elle droit ! Soit, ô Jésus, je ne suis dans la Maison d'Israël que comme les chiens sont dans la demeure de leur maître ; mais me voici assurée de ma place et que vous ne me chasserez pas. Elle est si convaincue de son indignité et de la supériorité des Juifs sur sa nation et sa race, qu'alors que Jésus les avait appelés « les enfants », elle les nomme ses « maîtres » et ses seigneurs. Qu'ils jouissent de toutes les faveurs, qu'ils soient fils, héritiers, possesseurs de tous les biens de Dieu : elle le concède, elle le trouve naturel et équitable. Mais à elle « les miettes ». Que Jésus comble son peuple des grâces les plus éminentes, mais qu'il daigne lui réserver quelque moindre faveur.

A qui étudie cette noble et attachante figure un étonnant assemblage de vertus lui apparaîtra. Dans la détresse de cette pauvre idolâtre, dans ses clameurs déchirantes, l'incrédule, le pécheur, l'homme éloigné de Dieu et de la religion, verra l'angoisse et la douleur qui doivent pénétrer l'âme sans ciel, sans avenir, sans Dieu, livrée au démon et par lui au châtement éternel. Mais dans l'ardeur qui entraîne la Chananéenne à la suite de Jésus, nous devons comprendre comment il faut, « avec une force qui va jusqu'à la violence », « ravir le

Royaume de Dieu ». Pour le ravir, sortons, comme cette femme « des frontières » du péché. Est-ce toujours facilement, d'un seul effort, que nous obtenons le salut ? Non pas. A peine convertis, l'épreuve nous guette ; les consolations s'évanouissent, et la plus pénible des tentations s'offre à nous : le silence et l'apparent rebut de Dieu. Que faire ? Que devenir ? Dieu est sourd à nos prières ; nous « crions vers lui », nous le poursuivons de nos clameurs ardentes, d'autres obtiennent, nous semblons délaissés. Regardons la Chananéenne et faisons comme elle. Sans la foi qui l'anime et l'absolue confiance qui la retient, sans l'humilité surtout qui comprime en elle toute révolte, elle se fût éloignée l'amertume dans l'âme et peut-être le blasphème à la bouche, et faute d'avoir compris et attendu Dieu, elle se fût à jamais privée des faveurs magnifiques qui lui étaient réservées. Quand Dieu nous fait attendre, adorons-le dans l'attente. Quand Dieu nous refuse, adorons-le dans le refus. Dieu est infiniment sage et infiniment bon, s'il nous éprouve c'est pour nous exalter.

Aux derniers mots de la Chananéenne Jésus s'émeut, Jésus exulte ; l'admiration le saisit : *O femme, ta foi est grande* ¹ ! Cette admiration dans l'Homme-Dieu était sans doute très véritable et nullement fictive ; le Verbe en prenant notre nature en avait adopté les sentiments, à une différence près cependant. Chez nous l'admiration eût éclaté spontanément ; en Jésus-Christ elle était voulue et réglée. Il s'étonnait comme nous, mais sans que la source en fût l'ignorance et l'imprévu. Quand il jeta ce cri d'admiration qui termina l'épreuve et consacra la victoire de la Chananéenne, il nous mon-

¹ Matt., XV, 28. Marc., VII, 29.

tra la nécessité et la triomphale puissance de la foi. Avec elle tout est possible, car c'est elle qui, en nous élevant à Dieu, nous ouvre les trésors de Dieu. *Va, et qu'il te soit fait comme tu veux. Grâce à la parole que tu viens de dire, le démon est sorti de ta fille. A l'heure même sa fille fut guérie, et de retour à la maison, elle la trouva délivrée de l'esprit immonde et reposant dans son lit*¹.

LA SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS

I. — Jésus séjourna plusieurs mois dans le pays de Tyr; y fit-il d'autres miracles que celui accordé à la Chananéenne? L'Évangile reste muet et nous pouvons croire qu'il s'y adonna surtout à l'instruction de ses Apôtres.

Les miracles éclatèrent de nouveau, plus nombreux que jamais, quand le Sauveur, quittant la région idolâtre, se rapprocha de la Galilée. *Jésus quitta les environs de Tyr, et, passant par le pays de Sidon, se dirigea vers le Lac de Galilée, à travers la Décapole*². Dans cette dernière région demi-païenne, la puissance de Jésus s'était déjà manifestée; car c'est là qu'il avait terrifié les habitants de Gersésa par le miracle des possédés délivrés et du troupeau de porcs précipité dans la mer. Les possédés guéris avaient dans toute la région publié le nom et la gloire de leur bienfaiteur³.

A peine son arrivée fut-elle connue que les foules s'agitèrent et lui amenèrent d'abord un sourd-muet à

¹ Marc., VII, 29, 30. Matt., XV, 28.

² Marc., VII, 31. Matt., XV, 29.

³ Matt., XV, 30-31.

guérir. *Jésus le conduisit hors de la foule, à l'écart*¹. Plusieurs raisons motivaient chez le Sauveur cet a-parte.

Sa préoccupation constante étant de nous instruire, non pas seulement dans ses paroles, mais dans ses actes, l'ombre et la solitude qu'il réclame ici nous rappellent combien nous devons fuir l'éclat et l'ostentation quand nous faisons le bien, plus encore quand ce bien est par sa nature voué à la publicité et aux admirations de la foule.

Autant que le lieu où s'accomplit le miracle, les circonstances qui l'accompagnent sont remplies de sens profonds et d'instructions pratiques. *Jésus mit le doigt dans ses oreilles et toucha sa langue avec de la salive. Puis levant les yeux au ciel il poussa un soupir et dit: « Ephpheta », « ouvrez-vous »² !* Pourquoi ces gestes? Pourquoi cette intervention de la main et cette imposition de la salive? Qu'avait besoin de ces intermédiaires la Puissance Infinie, « qui dit et tout se fait, qui commande et tout s'accomplit »? Dans presque tous ses autres miracles Jésus opère d'un mot, d'un signe, d'un seul acte de sa volonté. Pourquoi cette nouvelle et inusitée manière de guérir? N'en doutons pas, un profond enseignement se cache sous chacun de ces gestes. Si tous ses miracles proclament sa divinité, celui-ci précise l'essentielle condition de l'union de la divinité avec la nature humaine, union d'où résulte une seule et même Personne divine. Dans un de nos Symboles nous chantons: « Jésus-Christ est un: non pas que la divinité se soit absorbée dans la Chair, mais c'est l'Humanité qui a été élevée jusqu'à Dieu ». De telle

¹ Marc., VII, 32, 33.

² Marc., VII, 33.